



HAL
open science

Séduction

Mélanie Gourarier

► **To cite this version:**

| Mélanie Gourarier. Séduction. Encyclopédie critique du genre, 2021. hal-03320262

HAL Id: hal-03320262

<https://hal.parisnanterre.fr/hal-03320262v1>

Submitted on 15 Aug 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Séduction

Mélanie Gourarier

Résumé :

La séduction est une notion difficile à cerner et à analyser pour les sciences sociales. Ambivalente dans sa définition, elle est utilisée dans des contextes multiples pour décrire une infinité de situations. L'acte même de la séduction est défini par son caractère insaisissable, comme un geste presque invisible qui donne lieu à de multiples interprétations. Comment dès lors le circonscrire et en rendre compte ? Si les historiens ont montré que les pratiques de séduction varient en fonction des contextes culturels, les ethnologues, eux, se sont principalement concentrés sur les espaces dans lesquels s'observent les scènes de séduction. Dans un contexte marqué par l'épidémie du Sida, les enquêtes ont d'abord porté sur les lieux de drague voués à la rencontre sexuelle entre hommes. Des travaux plus récents ont ensuite aidé à penser la séduction non plus seulement comme un moment de prélude amoureux et sexuel, mais aussi comme un rapport social. Loin d'être un jeu interindividuel sans conséquence, la séduction est un rapport de pouvoir. La séduction est un capital social qui hiérarchise les individus entre eux ; les pratiques et les discours de séduction participent à la reproduction de l'ordre du genre, et plus globalement de l'ordre social.

Abstract :

Renvois aux notices : Internet, VIH/Sida, désir, âge, affect, conjugalité, hétéro/homo, violence (sexuelle), consentement

Index :

Historiquement, deux types de discours opposés sont tenus sur la séduction. Dans un cas, la séduction relèverait de l'indéfinissable. Muse des peintres, des poètes ou des écrivains, la séduction, état troublant l'âme et le corps, opérerait par charme et par magie. Dans l'autre cas, la séduction serait une ruse de la nature pour assurer la reproduction des espèces. Éthologues, biologistes ou encore généticiens se focalisent alors sur les parades et les signaux de disponibilité ou de comptabilité sexuelle. Ces deux registres explicatifs ont pour effet de renvoyer la séduction soit du côté de l'immanence et de l'incommensurable, soit du côté de la reproduction et du déterminable.

L'ambivalence de ces discours s'explique, en partie, par la difficulté de parvenir à une définition minimale de la séduction. Dans son acception commune, la séduction renvoie simultanément à l'art de plaire et à la tromperie. D'usage étymologiquement plus précoce, *seducere* désigne, en latin classique, le fait d'« entraîner quelqu'un à commettre des fautes » ou d'« emmener quelqu'un sur son territoire » (*St Brendan*, éd. I. Short et B. Merrilees, p. 310). Ce n'est qu'à partir du XVIII^e siècle que le terme recoupe les notions de « plaire » et de « charme ». La séduction désigne alors l'« attrait, [l']agrément qu'ont certaines personnes, certaines choses » (Voltaire, *Adélaïde du Guesclin*, III, 3, dans Littré). Ainsi, le terme séduction est employé successivement pour décrire de façon péjorative l'action de séduire (associé à la tromperie et à la duperie) et le fait, mélioratif, d'être séduisant (comme qualité physique et/ou morale de la personne).

Outre le sens du mot, l'acte même de séduire serait fondé sur l'ambivalence. Dans un très beau texte – précurseur en ce domaine – du sociologue allemand Georg Simmel, la séduction s'incarne dans la figure métonymique de la coquette. Cette figure suspend le temps par une indécision permanente oscillant entre l'« avoir » et le « non-avoir » [Simmel, 2001 (1892), p. 151]. La séduction serait ainsi ce moment d'indétermination et d'entre-deux : rien n'est joué d'avance, et les dés n'ont pas même été lancés. L'idée d'une séduction reposant sur la suspension temporaire de l'actualisation du désir est reprise par Baudrillard dans un texte célèbre [1979]. L'auteur y mobilise la métaphore de l'éclipse : la séduction consiste alors « non dans l'apparence simple, non dans l'absence pure, mais dans l'éclipse d'une présence. Sa seule stratégie, c'est d'être là/n'être pas là, et assurer ainsi une sorte de clignotement, de dispositif hypnotique qui cristallise l'attention hors de tout effet de sens. L'absence y séduit la présence » [Baudrillard, 1979, p. 118].

Dans leur introduction à l'ouvrage collectif *Séductions et Sociétés*, Arlette Farge et Cécile Dauphin envisagent la séduction comme un acte ordinaire, quotidien et imperceptible : « “Ordinaire” encore par la labilité des formes et des signes, voire leur inconsistance : une expression infime du visage, un plissement de paupière, des frôlements anodins, des points d'inflexion du corps, l'effluve d'un parfum, les harmoniques d'une voix » [Farge et Dauphin, 2001, p. 8]. Esquisse d'un geste, d'une intention et d'un désir, la séduction repose ici tout entière sur le doute qu'elle insinue. Ce qui la caractérise serait alors précisément ce qui n'est pas caractérisable. Comment, dès lors, parvenir à l'objectiver ?

Un acte social ordinaire

Tant dans sa définition, dans son appréhension que dans sa conceptualisation, la séduction apparaît d'abord comme ambivalente. Loin de limiter ou d'être un obstacle à son étude, la labilité de la séduction s'explique dans une appréhension généalogique. En s'intéressant aux contextes et pratiques de la rencontre amoureuse et sexuelle, les sciences humaines et sociales inscrivent la séduction dans une histoire.

Dans un ouvrage qu'il consacre à « l'invention de la drague », Jean-Claude Bologne propose une histoire longue de la conquête amoureuse en Occident, de l'Antiquité à nos jours [2007]. Il montre que si la permanence des figures du séducteur et de la séductrice conduit à présumer une certaine stabilité des modèles, l'idéologie de la séduction varie selon que l'on s'attache à

l'âme, aux humeurs, aux phéromones ou encore à la génétique. Appréhendée dans une perspective généalogique, la séduction s'inscrit ainsi dans une histoire plus large des sentiments qui, de Lucien Febvre à Eva Illouz, s'intéresse non seulement à la sensibilité *dans* l'histoire [Febvre, 1943], mais aussi à la manière dont la sensibilité *fabrique* l'histoire [Frevert, 2009]. C'est là l'une des ambitions d'Illouz qui entend saisir la modernité à partir de l'étude des sentiments [2006] et, plus récemment, à partir de l'historicisation des manières de ressentir et d'exprimer un intérêt ou un attachement à l'autre [2012]. Loin d'être un espace-temps suspendu et extérieur au monde social – ainsi qu'elle a été et est parfois encore envisagée – la séduction est prise dans l'économique, le symbolique, le religieux ou encore le politique.

La séduction, si elle est bien cet « acte social ordinaire », pour reprendre l'heureuse expression de Cécile Dauphin et d'Arlette Farge [2001], n'est pas socialement neutre : elle procède d'un système qu'elle participe à reproduire. Dès lors, L'étude de la séduction s'avère un prisme pertinent pour appréhender le fonctionnement de l'ordre social et tout particulièrement celui de l'ordre du genre et de la sexualité. L'approche socio-historique permet ainsi d'envisager la séduction comme un espace façonné par un contexte social et dans lequel elle est soumise à de nombreuses normes qui participent, notamment, à l'« arrangement » des rapports de genre tel que l'a décrit Erving Goffman [2002].

La séduction en pratiques

Acte social, la séduction est d'abord une pratique ordinaire susceptible de « jaillir » à tout moment et en tout lieu. Dès lors, sa banalité serait-elle un obstacle à l'observation ? De récentes recherches montrent que l'observateur·trice doit se faire flâneur·euse, orientant sa déambulation selon le moindre indice de séduction. Exercice d'autant plus ardu que la séduction repose sur l'ambiguïté et la discrétion.

Pour parvenir à saisir ces pratiques diffuses et souvent invisibles, les ethnographes se sont d'abord intéressés aux lieux de drague. Dans ces espaces, souvent publics, les signes de séduction, à la fois directs et codifiés, sont imperceptibles au regard du profane, mais explicites aux yeux de celui qui sait les regarder et les interpréter [Weeks, 1981]. Dans une enquête novatrice, Laud Humphreys entreprend d'ethnographier le « commerce des pissotières » [2007]. Il y observe la manière dont se régule la rencontre sexuelle anonyme et éphémère entre hommes dans des toilettes publiques du Middle West des années 1960. Il occupe la position du guetteur et montre de quelle manière se développe un savoir afin d'asseoir une signification collective qui, bien que silencieuse, permet de s'accorder sur les raisons de la présence en ces lieux publics, d'éviter les intrus et de reconnaître les désirs de chacun des protagonistes.

En France, c'est dans le contexte de l'épidémie du Sida, au début des années 1980, que se développent les enquêtes sociologiques sur la sexualité homosexuelle masculine. Comprendre les scènes de drague devient rapidement un enjeu de santé publique et le financement de ces enquêtes recouvre alors un enjeu préventif majeur. En décryptant les modes de drague furtifs, il s'agit, notamment, d'améliorer le travail des associations et des bénévoles [Mendès-Leite et Proth, 2002 ; Pollack et Schiltz, 1991 ; Proth, 2002]. En se focalisant sur le jeu entre espace public et espace intime et en s'intéressant à l'érotisation de certaines zones urbaines (parcs, gares désaffectées), périurbaines (aires d'autoroutes) ou encore « naturelles » (plages) [Gaissad, 2009], ces travaux montrent comment la séduction peut être un moyen de subvertir un lieu pour le dédier – en tout cas temporairement – à la sexualité entre hommes, de sorte que l'on peut dessiner une cartographie de ces espaces érotisés [Giraud, 2014].

Si l'urgence d'informer la séduction homosexuelle ainsi que son caractère particulièrement codifié – et donc *a priori* observable – expliquent que les sociologues se soient intéressés en priorité aux lieux de dragues et à la rencontre sexuelle rapide entre hommes, rares sont les

travaux qui renseignent sur les lieux des pratiques de séductions hétérosexuelles et plus encore ceux consacrés aux espaces de séduction lesbiens [Chetcuti, 2010]. Dans leurs travaux sur le multipartenariat féminin, Catherine Deschamps [2013] et Philippe Combessie [2013] analysent, par exemple, la manière dont des femmes investissent des espaces plus traditionnellement masculins en vue de rencontres sexuelles, tels que les bars nocturnes ou les clubs libertins.

L'approche socio-historique de l'historienne nord-américaine Beth Bailey est l'une des rares études sur les lieux de rencontres hétérosexuels. Dans son ouvrage *From Front Porch to Back Seat*, elle étudie les transformations de la séduction (*courtship*) en lien avec les mutations que connaît la société étasunienne tout au long du XX^e siècle [Bailey, 1989]. L'une des transformations les plus importantes est celle qui, en raison de l'exode urbain, déplace l'espace de la rencontre du salon familial, dans lequel les femmes recevaient les hommes qui souhaitaient faire leur demande, vers l'extérieur, vers l'espace public, associé à une culture de classe moyenne du loisir et du divertissement (la voiture ou le cinéma, par exemple). Émerge ainsi le système du *dating* qui instaure une temporalité dans la rencontre, marquée par l'invité masculin et la dépense financière croissante des hommes, selon la nature de la relation (de la glace à la bague de fiançailles). La séduction hétérosexuelle devient ainsi fortement associée à la culture de la jeunesse alors qu'elle reposait jusque-là sur un rapport transgénérationnel, sous l'égide notamment de l'autorité des parents. Bailey montre également que, sous l'apparente libération des mœurs juvéniles, le système du *dating* ne joue pas au bénéfice des femmes. Dans ce système, leur « valeur » s'apprécie en fonction de la dépense masculine et cette dépense, consacrée par la popularité de la sortie, dépend, entre autres, de la capacité des femmes à différer le moment d'accorder leurs « faveurs ». La norme de la respectabilité féminine demeure donc, mais elle est désormais soumise au jugement des pairs générationnels.

En France, les travaux sur la séduction hétérosexuelle s'inscrivent dans la continuité des recherches sur la formation du couple. La sociologie de la famille étant un domaine fortement institué en France, d'importantes enquêtes ont été successivement menées afin de saisir ses évolutions. Les stratégies matrimoniales ainsi que les lieux de la rencontre sont particulièrement bien documentés [Girard, 1964 ; Bozon et Héran, 1987 et 2006 ; Singly, 1984]. Plus récemment, des études ont intégré Internet comme espace de la rencontre amoureuse et sexuelle [Bergström, 2014 ; Kauffmann, 2010]. Ces enquêtes soulignent les continuités et les changements dans les modalités de présentation de soi pour séduire. Contrairement à une compréhension prédictive des usages d'Internet pour la rencontre, l'examen des sites dédiés révèle la stabilité de l'homogamie. Sur Internet comme ailleurs, on ne séduit pas n'importe qui, n'importe où, n'importe comment. Une infinité de plateformes spécialisées recomposent, en ligne, un espace différencié de séduction en fonction d'affinités professionnelles, religieuses, culturelles ou encore en fonction de la proximité géographique. Ces recherches, qui informent sur la manière de se rencontrer, mais également de faire famille, ne prennent toutefois pas la séduction pour objet premier de leurs investigations. La séduction y apparaît en creux : elle est principalement envisagée comme condition de l'accès à l'autre et à la sexualité. La séduction demeure ainsi envisagée en fonction de sa finalité supposée : la rencontre sexuelle ou amoureuse. Une question se pose alors, la séduction peut-elle s'autonomiser de ses finalités supposées ? En d'autres termes, l'analyse de la séduction peut-elle se porter sur d'autres fonctions et enjeux sociaux que ceux d'exprimer et d'engendrer le désir pour l'autre ?

Rapports sociaux, pouvoir et subversion

Avec les travaux qui s'intéressent à la masculinité et à la jeunesse, apparaît une autre dimension de la séduction : la séduction comme pratique de sociabilité entre pairs. Historiens,

anthropologues et sociologues montrent ainsi comment la socialisation masculine repose en partie sur la capacité des jeunes hommes à affirmer leur hétérosexualité par une pratique de la séduction en groupe [Bailey, 1989 ; Clair, 2008 ; Gourarier, 2016 ; Rebucini, 2009 ; Sohn, 2009]. Cette drague, principalement adressée aux passantes, est analysée comme relevant du harcèlement de rue : elle constitue un rappel à l'ordre des femmes dans l'espace public et consolide des amitiés masculines tout en mettant en concurrence des jeunes hommes entre eux.

Si la drague de groupe procède principalement d'une pratique circonscrite au temps de la jeunesse, la capacité de séduire a des effets à plus long terme sur la socialisation masculine. Dans *Le Bal des Célibataire*, Pierre Bourdieu [2002] montre comment la généralisation de ce mode populaire de rencontre entraîne une brusque dévaluation des paysans béarnais sur le marché matrimonial. Leurs manières considérées comme rustres et leur maladresse dans la pratique de la danse ont pour effet de les déclasser dans l'échelle des masculinités. La séduction peut ainsi être envisagée comme un capital qui détermine, en partie, le rapport social. Si la séduction participe à la reproduction des rapports sociaux de sexes, elle produit également des hiérarchies entre hommes [Gourarier, 2016] et entre femmes [Illouz, 2012 ; Bailey, 1989], en fonction des compétences qu'ils et elles sont susceptibles de déployer.

Cette hiérarchisation se joue, par ailleurs, dans la (dis)qualification même de la pratique. Le choix de parler de « drague » ou de « séduction » diffère en fonction du contexte social de la situation observée. Ainsi la drague désigne-t-elle davantage les rencontres rapides à vocation sexuelle (homosexuelle comme hétérosexuelle), tandis que le terme de séduction qualifie plutôt la rencontre amoureuse principalement hétérosexuelle. La drague serait le versant vulgaire, car plus « direct », de la séduction dans sa version « civilisée ». L'usage du terme n'est donc pas neutre. Il renvoie à une classification sociale des pratiques suivant un ordre du genre, des sexualités, de classe et de race.

Ce processus est particulièrement visible dans le débat qui oppose plusieurs courants du féminisme et alimente l'antiféminisme autour de la question de la séduction [Rocheport, 2001]. Le débat s'est principalement inscrit dans une controverse transatlantique récurrente autour d'une « spécificité » française du commerce entre femmes et hommes, marqué par une civilité dans les relations.

En 2011, la controverse a été relancée à la suite de l'hypermédiatisation de l'« affaire DSK », dans laquelle les frontières entre séduction et violence sexuelle étaient soit révoquées, soit revalidées ou encore perçues comme flexibles. Cette affaire a vu l'un des candidats potentiels à la présidence de la République française en 2012 accusé de harcèlement sexuel par une « femme de chambre », alors qu'il se trouvait dans un grand hôtel new-yorkais. Ravivant de vieilles querelles, l'événement a rapidement pris la tournure d'une « affaire en séduction », alternativement défendue par les partisans du modèle « à la française » [Habib, Ozouf, Raynaud et Théry, 2011] et critiquée par celles et ceux qui arguaient de l'invalidité historique et sociale de cette invocation [Delphy, 2011 ; Fassin, 2011, 2012 ; Lagrave, Bereni, Roux et Varikas, 2011 ; Scott, 2011, 2012]. Pour ces derniers, la qualification de séduction plutôt que de viol dans cette affaire vise, précisément, à euphémiser, voire à invisibiliser, les rapports de pouvoir et de violence entre un homme blanc puissant et une femme de chambre noire.

En 2017, la publicisation de l'affaire Weinstein provoque un soulèvement inédit au point que ce moment historique – qui s'est prolongé en France autour de l'affaire Polanski et de l'affaire Maznef (entre autres) [Springora, 2019] – est appréhendé comme une nouvelle révolution féministe centrée autour des questions sexuelles [Koechlin, 2019]. Dans ce contexte, le maintien d'une confusion entre séduction et violence sexuelle révèle que la volonté de pouvoir 'séduire librement' est d'abord un acte de pouvoir qui vise à conserver et à perpétuer un ordre patriarcal.

Ainsi, pour Joan Scott, « si la séduction représente la clé théorique des relations entre les sexes, alors l'inégalité dans tous les domaines de la vie politique et sociale – non pas seulement au lit ou dans la famille – en est le résultat inévitable » [Scott, 2011].

Vers une approche critique de la séduction

Se déroband au regard des sciences sociales, la séduction est longtemps restée un phénomène qui, quoiqu'abondamment commenté, demeurerait inscrit dans le charme de l'indéfinissable [Chebel, 1986] et restait donc impensé. Thématique classique de la littérature, la séduction est aujourd'hui un savoir largement approprié par la psychologie populaire¹ qui cherche à comprendre le « moment de crise » dans la rencontre et l'entente hétérosexuelle par l'affirmation de l'opposition dissymétrique des sexes – euphémiquement dénommée « complémentarité ». Face à ces discours différentialistes et essentialisants devenus majoritaires, l'enjeu reste de taille pour les sciences sociales. L'historicisation, l'observation et l'analyse des pratiques de séduction apportent une perspective critique à ce qui demeure l'un des bastions de la résistance aux approches féministes : la différenciation asymétrique des sexes n'est pas tant la condition de la séduction que son résultat. Reste à savoir si la séduction peut devenir également un espace de subversion à l'ordre de genre et à l'ordre social en bousculant les règles du jeu.

Du point de vue de l'analyse sociologique, il s'agit de désenclaver l'étude de la séduction de l'espace des seules relations sexuelles, pour appréhender ses effets en termes de ressource ou de handicap dans d'autres espaces de la vie sociale, économique et politique [Farge et Dauphin, 2001 ; Fassin, 2011].

¹ La psychologie populaire ou la « pop psychologie » renvoie à la littérature du développement personnel qui synthétise des versions simplifiées à l'extrême de savoirs psychologiques, sociologiques ou encore biologiques pour expliquer les comportements individuels et soigner les « maux contemporains ».

Bibliographie

- BAILEY B. (1989), *From Front Porch to Back Seat. Courtship in Twentieth-Century America*, Baltimore/Londres, Johns Hopkins University Press.
- BAUDRILLARD J. (1979), *De la séduction*, Paris, Éditions Galilée.
- BERGSTRÖM M. (2014), « Au bonheur des rencontres. Sexualité, classe et rapports de genre dans la production et l'usage des sites de rencontres en France », thèse de doctorat en sociologie, Paris, Presses de Sciences-Po.
- BOLOGNE J.-C. (2007), *Histoire de la conquête amoureuse. De l'Antiquité à nos jours*, Paris, Le Seuil.
- BOURDIEU P. (2002), *Le Bal des célibataires*, Paris, Le Seuil.
- Bozon M. et Héran F. (1987), « La découverte du conjoint. I. Évolution et morphologie des scènes de rencontre », *Population*, vol.42/6, p. 943-985.
- (2006), *La Formation du couple*, Paris, La Découverte.
- CHEBEL M. (1986), *Le Livre des séductions*, Paris, Payot.
- CHETCUTI N. (2010), « Lieux et rencontres », in CHETCUTI N., *Se dire lesbienne*, p. 43-56.
- CLAIR I. (2008), *Les Jeunes et l'amour dans les cités*, Paris, Armand Colin.
- COMBESSIE P. (2013), « Quand une femme aime plusieurs hommes : le taire ou le dire ? », *Ethnologie Française*, vol. 43, n° 3, p. 399-407.
- DELPHY C. (2011), *Un trousseage de domestique*, Paris, Éditions Syllepse.
- DESCHAMPS C. (2013), « Prix et valeur dans la circulation du désir », *Ethnologie Française*, vol. 43, n° 3, p. 391-398.
- DURKHEIM É. (1975 [1888]), « Sociologie de la famille », in DURKHEIM É., *Fonctions sociales et institutions*, Paris, Éditions de Minuit, p. 9-34.
- FARGE A. et DAUPHIN D. (dir.) (2001), *Séduction et Société Approches historiques*, Paris, Le Seuil.
- FASSIN É. (2011), « L'après-DSK : pour une séduction démocratique », *Le Monde*, 29 juin. <www.lemonde.fr/idees/article/2011/06/29/l-apres-dsk-pour-une-seduction-feministe_1542181_3232.html>.
- (2012), « Au-delà du consentement : pour une théorie féministe de la séduction », *Raisons politiques*, vol. 2, n° 46, p. 47-66.
- FEBVRE L. (1943), « La sensibilité dans l'histoire : les courants collectifs de pensée et d'action », *La Sensibilité dans l'homme et dans la nature. 10^e Semaine internationale de synthèse, 7-12 juin 1938*, Paris, PUF, p. 77-106.
- FREVERT U. (2009), « Was haben Gefühle in der Geschichte zu suchen ? », *Geschichte und Gesellschaft*, vol. 35, n° 2, p. 183-208.
- GAISSAD L. (2009), « De "vrais" hommes entre eux : lieux de drague et socialisation sexuelle au masculin », *Sextant*, vol. 27, p. 45-60.
- GIRARD A. (1964), *Le Choix du conjoint ? Une enquête psychosociologique en France*, Paris, INED.
- GIRAUD C. (2014), *Quartiers gays*, Paris, PUF.
- GOFFMAN E. (2002 [1979]), *L'Arrangement des sexes*, Paris, La Dispute.
- GOURARIER M. (2016), *Éprouver la masculinité. Séduire les femmes pour s'apprécier entre hommes*, Paris, Le Seuil.
- HABIB C., OZOUF M., RAYNAUD P. et THERY I. (2011), « Féminisme à la française : la parole est à la défense », *Libération*, 17 juin, <www.liberation.fr/politiques/01012343730-feminisme-a-la-francaise-la-parole-est-a-la-defense>.
- HUMPHREYS L. (2007 [1970]), *Le Commerce des pissotières. Pratiques homosexuelles anonymes dans l'Amérique des années 1960*, Paris, La Découverte.
- ILLOUZ E. (2006), *Les Sentiments du capitalisme*, Paris, Le Seuil.

- (2012), *Pourquoi l'amour fait mal. L'expérience amoureuse dans la modernité*, Paris, Le Seuil.
- KAUFFMANN J.-C. (2010), *Sex@amour*, Paris, Armand Colin.
- LAGRAVE R.-M., BERENI L., ROUX S. et VARIKAS E. (2011), « Le féminisme à la française, ça n'existe pas », *Libération*, 30 juin, <www.liberation.fr/politiques/01012346242-le-feminisme-a-la-francaise-ca-n-existe-pas>.
- MENDES-LEITE R. et PROTH B. (2002), « Pratiques discrètes entre hommes », *Ethnologie Française*, vol. 32, n° 1, p. 31-40.
- POLLACK M. et SCHILTZ M.-A. (1991), « Six années d'enquête sur les homos et bisexuels masculins face au sida », *Bulletin de Méthodologie Sociologique*, n° 31, p. 32-48.
- PROTH B. (2002), *Scènes et coulisses d'une sexualité masculine*, Toulouse, Octares.
- REBUCINI G. (2009), « Les masculinités au Maroc. Pour une anthropologie des genres et des sexualités dans la ville de Marrakech », thèse de doctorat en anthropologie et ethnologie, Paris, EHESS.
- ROCHEFORT F. (2001), « La séduction résiste-t-elle au féminisme (1880-1930) », in FARGE A. et DAUPHIN D. (dir.), *Séduction et Société Approches historiques*, Paris, Le Seuil, p. 214-243.
- SCOTT J. W. (2011), « La réponse de Joan Scott », *Libération*, 22 juin, <www.liberation.fr/societe/2011/06/22/la-reponse-de-joan-scott_744410>.
- (2012), « La séduction, une théorie française », in SCOTT J. W., *De l'utilité du genre*, Paris, Fayard, p. 157-190.
- SIMMEL G. (2001 [1892]), *Philosophie de la modernité. La femme, la ville, l'individualisme*, vol. 1, Paris, Payot.
- SINGLY F. DE (1984), « Les manœuvres de séduction : une analyse des annonces matrimoniales », *Revue française de sociologie*, n° 1, p. 523-559.
- SOHN A.-M. (2009), « Sois un Homme ! » *La construction de la masculinité au XIX^e siècle*, Paris, Le Seuil.
- WEEKS J. (1981), *Sex, Politics and Society ? The Regulation of Sexuality since 1800*, Londres, Longman.